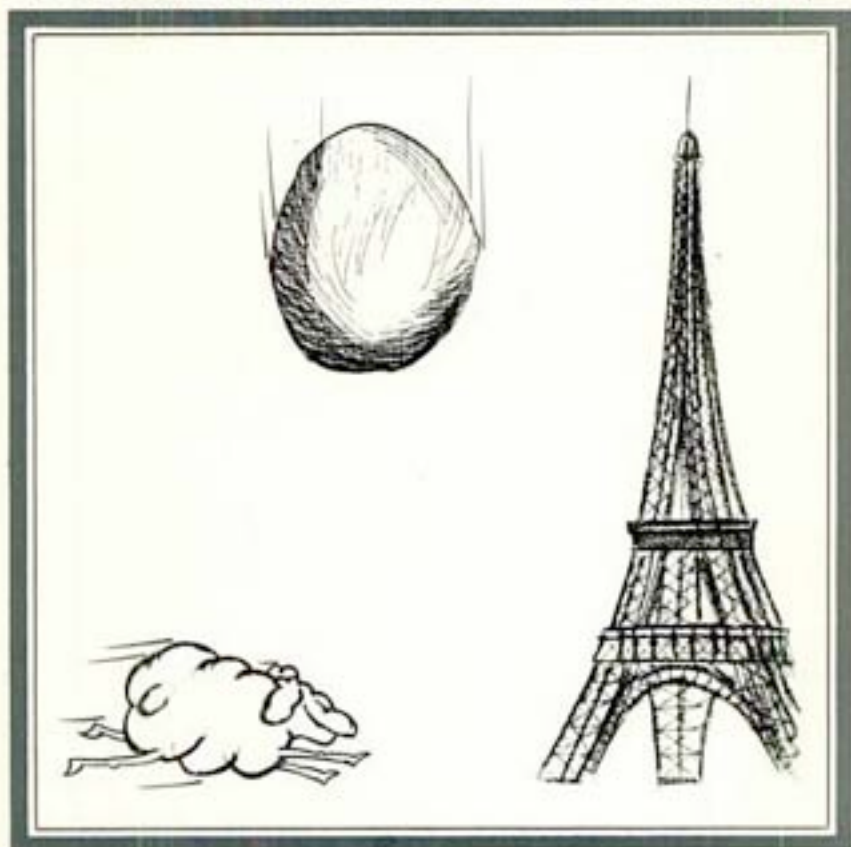


LE ROCHER DE SISYPHE

Narcisse Praz



Autovivisection d'un mouton
retourné

2

Editions d'en bas

Éléments sous droits d'auteur

DIXIEME FRACTION DE LA TROISIEME SECONDE

Léthargie. Léthargie. Pourquoi, mais pourquoi ce mot me vient-il aux lèvres juste en ce moment ? Pour brute grossière que je sois, j'en ai les larmes au bord des paupières. Léthargie. Tu ne sais pas ce qu'évoque pour moi ce mot-là ? Une marmotte. Et alors ? Cela n'a rien de si cruellement attendrissant, une marmotte, Zarp. La mienne, si. La mienne me demeurera comme un remords jusqu'à la fin de mes jours. Et il n'est pas impossible, si tant est que je garde ma lucidité jusqu'à la mort, que cette marmotte-là vienne se rappeler à mon douloureux souvenir au moment du grand saut. Il faut que je me libère de ce tiraillement intérieur.

Il faut que je me confesse. C'était une année où j'étais *boubo ü modzoni*, autrement dit petit berger des génissons, à l'alpage de Vonelly. Nous étions fort loin au-dessus de la limite des forêts, au pied des derniers remparts de rochers qui séparent la vallée de Zadnen de la vallée voisine : un autre monde. J'étais seul. Le modzoni s'en était allé inspecter les couloirs les plus éloignés pour se rendre compte si le troupeau y trouverait nourriture pour quelques jours. Je surveillais donc mon troupeau en pleine quiétude et sérénité. Soudain, un animal, preste, passe tout près de moi, s'engouffre dans un pierrier. Par quel instinct fus-je poussé ? Qu'est-ce qui m'a pris ? Je m'élance vers le pierrier. La marmotte est là, au fond du trou. Je la vois. Elle est prisonnière : le trou n'a pas d'issue. Quelque chose a traversé mon esprit à ce moment précis, je m'en souviens. Je m'en souviens parfaitement. Le coup de feu que j'avais entendu, une nuit d'hiver, alors que je n'avais que trois ou quatre ans : mon père venait d'abattre un renard.

Autre chose encore : des propos d'adultes parlant gibier et braconnage. Une marmotte, ça peut rapporter jusqu'à cinquante francs de peau et trente francs de graisse. Les pharmaciens sont, paraît-il, friands de graisse de marmotte. Trente francs plus cinquante francs font quatre-vingt francs, plus que je n'en gagne pendant tout mon séjour à l'alpage. Un coup de manche de mon fouet à boucles dorées et tintinabulantes qui rameutent le troupeau. Deux coups à l'aveuglette dans le trou. Trois, dix, vingt coups. Je ferme les yeux. Pas un cri. Cela a frappé dur, puis mou, puis encore plus mou. La marmotte est morte. Trente francs de graisse, cinquante francs de peau... Et voici l'oncle modzoni qui revient de sa randonnée. Premier élan triomphant : j'ai tué une marmotte. Puis, panique : l'oncle modzoni, vieil anarchiste qui s'ignore, est un grand ami des bêtes sauvages : il connaît les hommes. Il ne va, d'ailleurs, pas tarder à les connaître mieux encore. Il aime les bêtes. Panique. Pas un mot. Surtout, pas un mot. Il revient, me voit hébété, s'inquiète : quelque chose n'a pas marché comme je le voulais ? Suis-je malade ? Je suis pâle comme un déterré ? Ah ? Bon ? Mais non, mais non, rien, il ne s'est rien passé. Il ne me croit pas, se met à compter les génisses, veaux et génissons : il n'en manque pas un seul, il n'y a donc pas eu d'accident. Alors ?

Alors, rien. Mais non, mais non, rien, oncle modzoni, puisque je te dis qu'il ne s'est rien passé ! Et tout à coup, voilà que je me mets à vomir, à vomir tripes et

boyaux. Le remords. Le remords. Tu ne peux pas savoir ce que c'est, le remords. Oncle modzoni ne saura jamais, n'a jamais su pourquoi, depuis ce jour-là et chaque jour jusqu'au moment où nous quittâmes ce flanc de montagne pour le couloir voisin, je me mis soudain à cueillir pêle-mêle toutes les jolies fleurettes de la haute montagne. Ce qu'il ne vit jamais, l'oncle modzoni, c'est mon geste plusieurs fois quotidien lorsque j'apportais, sur mon pierrier, ces poignées de fleurs blanches et bleues, les plus belles, à l'endroit de mon crime. Jamais marmotte assassinée ne fut plus fleurie que celle-là. Un jour même je pris des risques, de vrais risques, à escalader un rocher tout d'aspérités tranchantes et de vertige pour cueillir l'edelweiss le plus épanoui que de mémoire de boubo ü modzoni j'avais pu cueillir. Je déterrai la racine, emportant toute la motte de terre, et plantai l'edelweiss du souvenir devant le trou où était venue mourir ma marmotte par moi assassinée. J'ai envie de pleurer. Regarde-moi : je pleure. Léthargie. Je voudrais tomber en léthargie.